

RENCONTRE AVEC PAOLO ROVERSI

MYSTIQUE DE LA MODE



Sofia Mechetner, robe Christian Dior haute couture par Yves Saint Laurent (printemps-été 1959), Paris, 2016, tirage au charbon.



Par Laurent Rigoulet Photos Paolo Roversi

Dans la photographie de mode, Paolo Roversi tranche par son approche de la lumière, travaillée dans l'écrin de son studio. Une quête de la beauté qui passe par l'usage du Polaroid ou de la lampe torche... Il fait l'objet d'une rétrospective à Paris.

Tout pourrait n'être qu'histoire de fenêtres. Paolo Roversi a mis longtemps à trouver la sienne et ne s'en est pas éloigné depuis le début des années 1980. Elle occupe la surface d'un mur jusque dans les grandes hauteurs et éclairait, dans un temps lointain, l'atelier du peintre serbe Milan Konjovic (1898-1993). Elle est orientée au nord, au premier étage du petit immeuble parisien où s'est installé l'illustre photographe de mode auquel le Palais Galliera consacre une vaste rétrospective. Dans son studio, Luce, le soleil n'entre pas directement, il se réverbère sur la façade blanche des immeubles en vis-à-vis, à deux pas du parc Montsouris, dans le 14^e arrondissement. Cette lumière est une gaze étale dans laquelle l'Italien de Paris cisèle ses contrastes. Elle lui paraît si précieuse qu'à sa découverte il a fait déménager là le parquet de son ancien studio et posé au mur une toile qui n'a pas bougé avec les décennies et devant laquelle il place ses modèles. « Chaque artiste reçoit la fenêtre que le destin lui assigne » dit-il dans un recueil de Lettres sur la lumière, échangées avec le philosophe Emanuele Coccia. La photographie est, pour lui, un esprit, une illumination autant qu'un savoir. Il a visité bien d'autres pièces que la sienne pour en ressentir la vibration. Celle d'Irving Penn à New York et la chambre de Népce où celui-ci réalisa le Point de vue pris d'une fenêtre du Gras à Saint-Loup-de-Vareannes, première photo de l'histoire, en 1827. « J'ai passé la nuit au pied de la fenêtre, racontet-il. Allongé sur le vieux parquet, encore taché par le bitume de Judée et l'huile de lavande. Le matin, éveillé dès les premiers rayons de soleil, j'ai tenté de rendre hommage à ce temple sacré en prenant plusieurs photographies. »

Par un après-midi gris-blanc de l'hiver finissant, le photographe reçoit au rez-de-chaussée de la rue Paul-Fort, assis à la table de travail qui mange l'espace d'une pièce au plafond haut perché. Les longs rayonnages sont peuplés de milliers de livres qui font de cet Italien de 76 ans une mémoire vivante et dévorante de son art. De tous les arts. À Ravenne, au bord de l'Adriatique, où il est né, la poésie était son premier projet de vie. Il s'absentait dans les œuvres de Dante ou de Leopardi et se passionnait, dans la chaleur immobile de l'Émilie-Romagne, pour les fulgurances aventurières des écrivains de la Beat Generation, Kerouac ou Ginsberg. Il n'avait pas pour autant le goût des grandes expéditions. « Je n'étais pas un vrai gipsy », dit-il. Son seul grand voyage l'a mené jusqu'au Paris bohème du début des années 1970. Il n'en a plus bougé. Il s'était lancé dans la photographie et répondait à quelques commandes de reportages, les funérailles du poète Ezra Pound à Venise en 1972, les faits divers parisiens pour une agence de presse disparue (avec ses archives). La mode l'a cueilli presque par hasard et lui a donné un cadre. D'abord dans une petite chambre de la rue Delambre puis dans les studios où il vivait à demeure. Il a longtemps établi sa résidence dans les étages du studio Luce où se déploient aujourd'hui les secrets de ses considérables archives et collections. « J'ai toujours aimé travailler chez moi. Je n'ai jamais apprécié les grands espaces impersonnels de la mode, comme les lofts new-yorkais. Je suis plutôt un photographe domestique. Oui, domestique, le mot me plaît. Le confort et l'intimité m'aident à trouver le calme et la confiance qui sont nécessaires à mes portraits ». Dans le studio Luce, il y a, semble-t-il, une pièce, presque secrète, où il se retire pour certaines prises de vue. Le cadre étroit resserre le face-à-face et protège sa quête de beauté. Toujours la même, toujours mystique : « réveiller quelque chose en soi et le porter à la lumière ».

Quand il commence à se faire un nom au panthéon de la mode parisienne, au tournant des flamboyantes années 1980, Paolo Roversi avance à contre-courant. Depuis les années 1960 de Frank Horvat, les photographes s'épanouissent en extérieur, emmènent leurs modèles dans la rue et donnent à leurs clichés des airs de documentaires sur l'époque. Le portraitiste de Ravenne est, lui, un adepte de l'art dada de Man Ray, de ses plongées cérébrales et de ses explorations en noir et blanc. « Je suis en guerre avec l'évidence » dit-il. Dans son studio parisien, il s'invente un monde qui se défie du naturel. Les cadences infernales de la mode l'effleurent à peine, il prend le temps de l'inspiration, de la respiration, pour travailler à la chambre et étirer les temps de pose. Face à la démultiplication des images, il fabrique des exemplaires uniques, singuliers, difficilement reproductibles, notamment grâce au Polaroid dont il use avec une telle ferveur qu'on parlera de « Paoloroid » (il tire une certaine fierté d'être né la même année que le procédé photographique, en 1947). Le Polaroid ne révèle rien dans la seconde et favorise les accidents. « Il était utilisé par les photographes pour réaliser des tests, raconte Paolo Roversi dans ses Lettres sur la lumière. Un jour, j'ai remarqué que le Polaroid était plus beau et plus intéressant que la pellicule. » Les textures laiteuses, les couleurs qui s'estompent dans le flou le fascinent et marquent ses plus belles séries comme celles de figures androgynes de pierrots lunaires qu'il réalise pour le créateur japonais Yohji Yamamoto : « Je suis attiré par l'indéfini et l'imprévisible ». Quand la fabrication des Polaroid s'est arrêtée — « un véritable crime » —, il s'est procuré les dernières boîtes. Avec le temps, le papier se dégrade. Il s'en réjouit. Pour son dernier livre, Des oiseaux, il a conservé les images aux contours détériorés, brûlés par les années qui suspendent les chouettes photographiées en studio dans un temps aux teintes mystérieuses.

À VOIR

« Paolo Roversi », du 16 mars au 14 juillet, Palais Galliera, Paris 16e, palaisgalliera.paris.fr

Lettres sur la lumière, de Paolo Roversi et Emanuele Coccia, éd. Gallimard, 2024, 168 p., 30 €.

Des oiseaux, de Paolo Roversi, éd. Atelier EXB, 2023, 88 p., 39 €.

Quand la fabrication des Polaroid s'est arrêtée – « un véritable crime » –, il s'est procuré les dernières boîtes. Avec le temps, le papier se dégrade. Il s'en réjouit.

Les natures mortes sont une occupation occasionnelle qui le rapproche des peintres, mais la mode est un jardin dont Paolo Roversi est rarement sorti. Pourquoi s'en serait-il éloigné ? Dans l'approche douce et délicate de modèles qui lui sont restés longtemps fidèles, comme Saskia de Brauw ou Kirsten Owen, il trouve une entente artistique qui lui permet de pousser loin sa quête picturale. « Je ne fais que chercher et chercher encore la même émotion de la rencontre, dit-il. L'instant magique de la prise de vue, un moment d'amour qui me donne le sentiment d'être vivant. »

Tout semble le ramener aux émotions visuelles de son enfance, les gravures religieuses et « les fantômes » qui peuplaient sa chambre et qu'animaient les ombres et les lumières du soleil tamisées par les persiennes. « Tous les grands photographes que j'ai rencontrés — et j'en ai rencontré beaucoup — avaient quelque chose d'enfantin, écrit-il. [...] Cet aspect puéril me plaît beaucoup. C'est le changement continu de la lumière qui maintient vivante cette curiosité. Peut-être est-ce pour cela que le photographe a ce besoin et ce désir de découvrir toujours davantage, de voir avant et plus que les autres. » Dans son approche érudite de la photographie, il est souvent arrivé à Paolo Roversi de s'opposer au mépris qui entoure la photographie de mode alors que les drames de l'époque réclament toujours plus d'attention : « Il existe les photographes de la douleur et des laideurs du monde, dit-il, et les photographes de la beauté, de la joie de vivre : les photographes de guerre et les photographes de paix. »

Il travaille moins aujourd'hui, en retrait toujours, très loin du tourbillon, mais avec la même curiosité et le même enthousiasme. Il lui arrive souvent de créer l'obscurité autour de lui pour promener sur ses modèles le fin rayon d'une lampe torche, « la peinture lumineuse », l'étude du trait, la photographie tournée vers l'intérieur, la lente révélation de l'âme, et de la beauté qui dort au creux des souvenirs, le fantôme d'un fils trop tôt disparu, l'image d'une mère radieuse à la grille de la maison d'enfance. « Quand je regarde un cliché, j'ai toujours l'impression d'entrer dans une autre dimension, entre illusion et réalité. J'éprouve la même sensation quand je photographie : celle d'effleurer une autre vie [...] Une petite mort, un instant meurtri qui est une sorte de résurrection. La photographie vient toujours de l'au-delà. » •